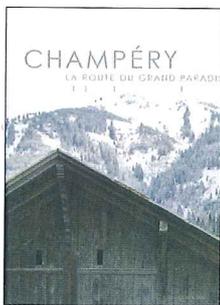


CHAMPÉRY, LA ROUTE DU GRAND PARADIS

Pas de conservatoire du patrimoine bâti, ni de Disneyland... le val d'Illeiez (Chablais suisse) présente un habitat de chalets anciens encore préservés, mais dont les fonctions ont profondément évolué. L'architecte Christian Menu s'interroge sur le lien profond entre la maison et le paysage et entre la maison et sa fonction.

Textes Christian Menu, photos Philippe Ruault.
Éditions Slatkine, 151 p., 45 €.



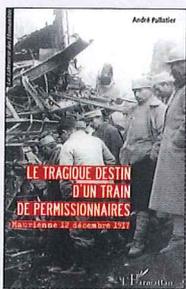
SILENCE GLACIAL. Les chroniques du docteur Vertical 3

Emmanuel Cauchy poursuit les aventures de son héros, le docteur Austin, intrépide médecin du secours en montagne. Aline est en arrêt cardiaque après une chute dans une crevasse, Jamila a été renversée par une camionnette et des soupçons de trafic de "stup" planent sur l'hôpital. Un récit mené comme un bon feuilleton.

Emmanuel Cauchy.
Éditions Glénat, 223 p., 14,95 €.

HISTOIRE

LE TRAGIQUE DESTIN D'UN TRAIN DE PERMISSIONNAIRES



La plus grande catastrophe ferroviaire française de tous les temps... Dans la nuit du 12 décembre 1917, un train chargé de soldats revenant du front italien déraile et s'enflamme au lieu-dit la Saussaz sur la commune de Saint-Michel-de-Maurienne. Bilan de cette catastrophe : 425 morts. Ce drame qui fut volontairement effacé de la mémoire collective

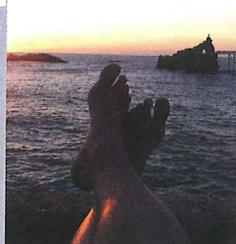
– censure militaire oblige, car nous sommes en pleine Première Guerre mondiale –, l'historien André Pallatier, nous le fait revivre dans ses moindres détails et, surtout, avec le souci de l'exactitude des faits. Jusqu'à présent, des chiffres farfelus circulaient sur le bilan de cette tragédie (on a parlé de 2 000 morts!). Planaient aussi des incertitudes sur les circonstances – un train surchargé qui entame une descente et qui devient fou – et sur les responsabilités. Un travail magistral.

André Pallatier. Éditions L'Harmattan, Collection La Librairie des humanités, 324 p., 33 €.

« Ils vont se rendre compte que la terre est ronde et non pas hérissée de pics rocheux. »

écran total par Laurent Guillaume

Hors sujet magistral. Vous voyez la photo ci-dessous ? Eh bien, c'était moi, lorsque mon portable a sonné. Au bout du fil : Olivier Thevenet, le rédacteur en chef du canard que vous tenez entre les mains. « Salut Coco, ça va ? Tu n'oublies pas ta chronique pour la rentrée ? » . Regardez bien la photo. Est-ce que j'ai une tête à penser à ma chronique, ou à la rentrée, ou à quoi que ce soit qui me rappelle le bureau dans un moment pareil ? Mais je vais la lui pondre, sa chronique. Ça va lui faire du bien, ainsi qu'à tous les maniaco-compulsifs de son genre accrochés aux pages de ce magazine. Ils vont se rendre compte que la Terre est ronde, et non pas hérissée de pics rocheux avec de la glace dans les coins. Ça va leur faire du bien de s'apercevoir que le soleil peut se coucher directement sur l'horizon. De voir que le plus haut point que l'on puisse contempler est le pic de la vague en train de se briser. De sentir l'air marin iodé, et d'échapper ainsi au risque de crétinisme alpin. Direction : l'océan. Ici, le paysage change toutes les 6 heures, au rythme des marées. Un peu comme en montagne, lorsque les rayons devenant plus obliques découvrent des détails insoupçonnés sur le flanc des alpages. Ici, il faut savoir composer avec l'océan. C'est lui qui décide si on se baigne ou pas, si on navigue ou pas, si la houle est assez grosse pour pouvoir s'adonner aux plaisirs du surf. Un peu comme en montagne, lorsque la peur tant attendue tombe enfin (ou pas). Il y a des drapeaux verts, jaunes ou rouges,



Laurent Guillaume

LAURENT GUILLAUME présente *Chroniques d'en haut*, tous les samedis sur France 3 Rhône-Alpes Auvergne et sur <http://rhone-alpes.france3.fr/chroniques-d-en-haut>

et des piquets qui délimitent les pistes balisées – pardon : la baignade surveillée. À Biarritz, il y a des surfeurs partout, plutôt accortes, plutôt bien gaulés, qui vous donnent des complexes rien qu'en regardant l'océan par-dessus la jetée quand vous n' imaginez même pas mettre un orteil dans l'eau tant les vagues sont grosses. Ça doit être les mêmes que ces gars à Chamonix qui vous toisent en descendant de la benne des Grands Montets, alors que vous reprenez votre souffle après avoir juste gravi les marches du téléphérique. Ici, il y a toujours un vieux du pays assis sur un banc qui lève le doigt vers le ciel en disant : « le temps change vite à l'océan » avec le même genre de casquette que nos papys à nous. À l'océan, on redoute le réchauffement climatique qui fera monter le niveau de la mer, engloutissant ainsi les millions investis dans les villas du Cap-Ferret. Chez nous, c'est plutôt la raréfaction de la neige à basse altitude qui donne des sueurs froides à certains. Enfin, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus envoûtant à l'océan : j'aime admirer l'expression même de la puissance de la nature, de sa majesté, de son implacable rigueur, de son immensité ; et profiter de ses bienfaits lorsqu'elle veut bien nous les offrir. Je pourrais regarder les vagues déferler et la marée monter aussi longtemps qu'une tempête de neige avec ses bourrasques furieuses qui recouvrent les montagnes de leurs congères blanches. Blanches, comme l'écume des vagues. Bon, avec un hors-sujet pareil : il n'est pas près de me rappeler quand je serai à la plage, le Réd'chef !